ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE.

Séance publique annuelle du 14 décembre 1847.

ÉLOGE DE E. PARISET,

Par M. FR. DUBOIS (d'Amiens),

SECRÉTAIRE PERPÉTUEL.

EXTRAIT DU TOME XIII

DES MÉMOIRES DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE.

PARIS. IMPRIMERIE DE L. MARTINET, RUE JACOB, 30.

ÉLOGE

DE E. PARISET.

MESSIEURS,

Je viens, pour la seconde fois devant vous, obéir à cet usage que les Académies ont emprunté à l'antiquité, et qui consiste à honorer les morts par des éloges publics.

Je me suis borné, la première fois, à vous lire une simple notice historique sur la personne et sur les travaux du modeste et courageux M. Chervin (1).

Aujourd'hui, je viens rendre un hommage solennel à la mémoire de M. Pariset.

La légitimité de cet hommage ne sera contestée par personne.

Poëte, philosophe, historien, orateur, naturaliste, médecin, M. Pariset a déployé dans le cours de sa longue carrière les talents les plus rares et les plus éminents; il a donné, au milieu de grandes calamités publiques, de mémorables exemples de courage et de dévouement.

Mais cet hommage sera-t-il digne de sa mémoire? Sera-t-il digne surtout de l'auditoire savant et distingué devant lequel j'ai l'honneur de parler? Je n'ose l'espérer, messieurs, et ici, croyez-le bien, ce n'est point une fausse modestie qui me fait tenir ce langage, c'est la conscience, c'est le sentiment de mon insuffisance; comment, en effet, pourrais-je répondre dignement à ce que vous êtes en droit d'attendre de moi dans cette solennité? La mission dont je me trouve investi est à la fois remplie d'honneur

(1) *Mémoires de l'Académie*, t. XXXVII et suiv.

et de périls; la tribune que j'occupe eo ce moment, cette enceinte dans laquelle je porte la parole, tout ici est plein des souvenirs de M. Pariset! Mais, devant ces périls, votre bieoveillance viendra me rassurer; vous vous souviendrez, en effet, messieurs, que si nos règlements n'imposent point à nos récipiendaires le devoir de prononcer l'éloge de ceux qu'ils sont appelés à remplacer, je ne pouvais me dispenser, pour ma part, de rendre un bommage mérité à la mémoire de mon illustre prédécesseur; c'était un devoir que vous attendiez de moi, que j'étais impatient de remplir, malgré le peu de temps qui m'était accordé. Mais par cela même, messieurs, votre indulgence ne me manquera pas, et elle m'inspirera ce degré de confiance qui soutient tout homme dans l'accomplissement d'un devoir.

Je me propose de vous raconter d'abord la vie de M. Pariset, de le snivre dans toutes les phases de son existence un peu aventureuse; je dirai comment il a marché dans le sentier de la vie, les obstacles qu'il y a rencontrés, ce qu'il a fait pour les surmonter, et comment, arrivé au faîte des honneurs académiques, il a fini par acquérir une grande et juste célébrité.

Je vous exposerai en même temps ses travaux littéraires et scientifiques; je les apprécierai snccessivement, antant du moins que le temps me le permettra; mais j'insisterai particulièrement snr ses chefs-d'œuvre, c'est-à-dire sur les mémorables éloges qu'il a prononcés dans cette enceinte; je chercherai ainsi à raviver vos sonveoirs, j'emprunterai souvent ses propres expressions, je le ferai parler lui-même; heureux si, exhumant aiosi ses sentiments et ses idées, je puis un momeot vons faire illusion! s'il vous semble qne l'esprit de ce grand panégyriste plane dans cette enceinte, et que sa voix charme encore vos oreilles!

Etienne Pariset, secrétaire perpétuel de l'Académie royale de médecine, membre de l'Institut, naquit le 5 août 1770, à Grands, petite ville de l'ancienne Champagne, aujourd'hui département des Vosges; Claude Pariset, son père, était un pauvre cloutier, renommé dans le pays par son adresse et pourvu d'une certaine instruction; Etienne, daos sa première enfance, partagea ses labeurs; « j'ai poussé la brouette chez mon » père, disait-il, dès mes plns jeunes aonées; j'ai connu la fatigue et les » privatioos. »

On voit dans des notes écrites vers la fin de sa vie, qu'il aimait à se reporter aux souvenirs de sa première enfance: « Pauvre mère, disait-il,

» je la vois encore sur nos grands chemins, avec ses gros souliers ferrés, » il y a de cela plus de soixante ans! elle portait devant elle je ne sais » combien de livres de clous, et moi, tout petit, je trottais à côté d'elle! » Jours de mon enfance, que vous êtes loin! et me voici tout à l'heure » au soir de ma vie. » (Papiers inédits.)

Cependant le jeune Étienne semblait déjà aspirer vers une autre destinée; il enviait le sort de ceux de ses camarades qui pouvaient fréquenter les écoles publiques; c'était aussi le vœu le plus ardent de son père, moins heureux en cela que le père de Diderot; celui-ci était également un modeste artisan, un simple coutelier dans la ville de Langres; mais il poussait des cris de joie, quand, du seuil de sa porte, il voyait chaque année son fils revenir les bras chargés de couronnes.

C'était là ce que ne pouvait espérer le cloutier des Vosges; heureusement, il y avait dans la famille un généreux parent: c'était un oncle paternel, François Pariset, établi parfumeur à Nantes.

Ce bon parent conçut le désir d'avoir près de lui l'un de ses neveux; il écrit à son frère le cloutier et lui mande de lui envoyer *l'aîné* de ses fils, ajoutant qu'il en prendra soin et qu'un jour il lui laissera son établissement: c'était une brillante perspective pour la pauvre famille; mais l'aîné des enfants, celui précisément que demandait l'oncle, était malade; on ne pouvait songer à l'envoyer; comment faire? Laissera-t-on échapper cette faveur de la fortune?

Étienne avait neuf ans, il suivait de près son frère, ses parents firent pour lui ce que Rebecca avait fait pour Jacob, ils ravirent au malade son droit d'aînesse, et en gratifièrent Étienne, qui fut dirigé sur Nantes; mais à cette époque on voyageait peu, surtout de Grands à Nantes; il n'y avait d'autre véhicule qu'un coche non suspendu; heureux encore qui pouvait y trouver place; par mesure d'économie sans doute, le pauvre Étienne fut relégué dans une espèce de panier d'osier fixé au-dessous de la voiture, et ce n'est pas sans encombre qu'il put arriver à Nantes.

C'est ainsi que débuta dans la carrière des voyages celui qui devait un jour parcourir toute l'Europe, aller en Égypte et en Syrie, comblé de la faveur des souverains.

Cependant le jeune Pariset venait de passer de la boutique obscure de son père dans le magasin de son oncle le parfumeur; mais là encore il retrouva des travaux ingrats, des occupations abrutissantes; et il le sentit d'autant plus vivement qu'ayant appris à lire, il lui était tombé entre les

mains quelques volumes dépareillés de Molière, puis quelques uns des grands prosateurs du XVIIe siècle, Massillon, Bossuet, Pascal.

Après bien des années, bien des événements, il aimait à revenir sur ses premières émotions littéraires : « Si jamais je fais le voyage de Nantes, » écrivait-il en 1827, j'irai revoir tous les recoins de la maison de mon » pauvre oncle, l'arrière-boutique où j'ai tant souffert, la petite cour où » je découvris Molière et où *j'économisais* mon rire! les corridors où je » déclamais, et la chambre à coucher du second où j'ai tant ri avec Vol- » taire et Lafontaine (*loc. cit.*). »

C'est alors qu'il sentit naître en lui ce goût si vif, si pur, pour la poésie et pour toute belle littérature. « Étienne veut être un savant! disait » l'oncle, laissons-le étudier, laissons-le aller au collége. »

Nantes avait alors une institution dirigée par les oratoriens; le jeune Pariset y fut admis; il y trouva cette instruction nourrie et solide que dispensait cette célèbre congrégation. La compagnie de Jésus a jeté plus d'éclat sans doute que l'Oratoire, mais c'est du sein de cette dernière société que sont sortis tant d'hommes de génie parmi lesquels il suffit de citer Malebranche, Massillon et Rollin. Ajoutons que plus tard, lorsque l'Université voulut se réorganiser, c'est dans les débris de l'Oratoire que M. de Fontanes alla chercher ses plus illustres professeurs; il en est un enfin que nous avons vu secrétaire perpétuel de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, homme éminent par son profond savoir et par son beau caractère, M. Daunou, qui avait également compté parmi les oratoriens.

C'est à cette grande école que s'est formé M. Pariset; c'est là qu'il a pu refaire, bien qu'un peu à la hâte, une éducation imparfaite et précipitée; je dis un peu à la hâte, car déjà de sourds grondements annonçaient les orages politiques qui allaient éclater sur la France, et le jeune Pariset était loin de se douter que l'un de ses professeurs y trouverait une aussi triste célébrité: je veux parler du fameux Fouché, qui fut son professeur de rhétorique.

Les progrès du jeune Pariset furent brillants et rapides; mais la révolution s'avançait à grands pas. Nantes, cité commerçante et éclairée, en adopta d'abord les principes avec enthousiasme; le jeune Pariset se laissa aller à ce grand mouvement. Avant même de quitter sa ville adoptive, il eut l'occasion de voir un savant qui devait être une des plus illustres victimes de cette époque à la fois si glorieuse et si funeste. Le nouveau

maire de Paris, Bailly, passa à Nantes; Pariset lui fut présenté, et cette entrevue faillit devenir pour celui-ci un titre de proscription, quand survinrent ces terribles réactions qui ensanglantèrent la ville de Nantes.

Pariset cependant avait fait la campagne de 92, et il n'avait pas hésité à marcher contre les paysans de la Vendée; il avait déjà commencé à étudier la médecine, et il se trouvait en mesure d'être utile à ses concitoyens. On était en pleine terreur; les prisons de Nantes regorgeaient de malheureux Vendéens. Le typhus se déclare au milieu de cet encombrement. Le docteur Dorbefeuille va trouver le représentant du peuple, Carrier, et lui demande que deux étudiants en médecine, Pariset et Baudry, lui soient adjoints. Carrier y consent, et Pariset paie son premier tribut à l'humanité: il est atteint lui-même du typhus; il reste quarante jours dans un état désespéré; grâce à sa jeunesse, il revient à la vie, et il reprend ses occupations.

La Convention venait d'organiser les écoles centrales; les villes de province envoyaient des élèves à l'école de santé de Paris; on obtenait cette faveur au moyen du concours. Pariset fut envoyé par la ville de Nantes, et bientôt il obtint dans cette même école de santé la place d'aide-bibliothécaire.

Ce n'était pas une sinécure; il y avait à faire un choix dans une masse immense de livres qui provenaient des couvents et des anciens châteaux, devenus propriétés nationales. C'était un travail considérable et fastidieux, car M. Pariset, dans une lettre écrite en fructidor an III, disait qu'il avait bien envie de quitter ce malheureux emploi pour se livrer tout entier à la médecine. Malgré son insouciance naturelle, il sentait la nécessité d'embrasser une profession qui pût lui créer des ressources. Pour un moment, l'état militaire lui avait souri; mais bientôt il prit en aversion ce métier. « C'est la plus fatale des industries, disait-il, et je m'étonne que les hommes aient pu trouver des louanges pour elle. »

Mais la situation de M. Pariset, loin de s'améliorer, était devenue des plus alarmantes; il n'avait de secours à attendre de personne; toutes ses ressources étant épuisées, lui et Baudry étaient tombés dans une telle détresse, qu'ils en vinrent littéralement à manquer de pain. Peut-être Pariset regrettait-il alors de s'être laissé entraîner dans cette décevante carrière des sciences et des lettres, qui promet la gloire et qui, en at-

tendant, refuse quelquefois du pain! Peut-être, se disait-il, que s'il avait suivi la modeste profession de son père ou de son oncle, il aurait pu du moins, en échange du labeur de ses bras, trouver un asile et des aliments! Déjà, dans son désespoir, il se laissait aller à de sinistres pensées; mais il y avait alors à Paris un jeune Marseillais qui s'était rendu célèbre en s'associant à la gloire et aux malheurs des Girondins; c'était Riouffe, l'historien des prisons sous la terreur. Riouffe avait connu Pariset à un cours de grec; des études faites en commun avaient cimenté leur amitié; il apprend sa détresse, il avait à lui offrir un emploi qui rentrait dans ses goûts: une place de précepteur dans une grande famille. Il vole aussitôt près de lui, le décide à accepter, après avoir vaincu quelques scrupules, et lui assure ainsi une existence honorable.

C'est dans le sein de cette famille que, de son aveu, M. Pariset a passé les années les plus heureuses de sa vie, encore inconnu, obscur, mais aimé et respecté de tous ceux qui l'entouraient, et surtout n'ayant plus à s'inquiéter de l'avenir.

Par une singulière coïncidence, Cuvier, dont il devait plus tard nous raconter la vie, Cuvier, à peu près à la même époque, se trouvait dans une situation analogue. Retiré au fond de la Normandie, il y donnait ses soins à l'éducation d'un jeune homme; et il est à présumer que M. Pariset n'a fait que reproduire ses propres pensées, quand il a dit, dans son beau langage, que Cuvier, enseveli dans cette retraite et instruisant son jeune élève au bruit lointain de tant d'événements glorieux et de sinistres catastrophes, devait ressentir ces secrètes émotions de douleur et de joie que prête Lucrèce au spectateur qui contemple, du rivage, le courroux de la mer et le désespoir des naufragés (*Éloge de Cuvier*).

« Je ne puis trop me louer, écrivait M. Pariset en messidor an VIII,
» je ne puis trop me louer de ma situation; je suis généreusement, no-
» blement rétribué; mais ce que je mets avant tout, c'est l'amitié, c'est
» la bonté avec laquelle je suis traité : j'ai trouvé une seconde famille. »
(*Lettres inédites.*)

M. Pariset pouvait enfin se livrer à ses goûts naturels. Il avait à peu près abandonné l'étude de la médecine; ce qu'il rêvait alors, c'étaient les applaudissements de la foule, c'était cette gloire enivrante et rapide qu'on peut obtenir au théâtre. Il venait de composer une tragédie en cinq actes, une admirable imitation de l'*Électre* de Sophocle, et il se croyait à la veille de la faire représenter : c'était pour le moment la

grande affaire de sa vie. Que de châteaux en Espagne il bâtissait sur un succès qu'il regardait comme assuré! Il est curieux de voir, dans une lettre écrite à sa confidente ordinaire, à sa sœur Annette, avec quelle confiance, avec quelle naïveté il comptait sur un succès : « J'achève mon » ouvrage, lui dit-il, je le lis aux comédiens; je fais si bien qu'on le » jouera, j'ai des moyens de me faire jouer, on me joue; tu crois que je » tomberai; pas du tout! j'ai la conscience que mes cinq actes sont de » bon aloi, et d'ailleurs tant de gens me l'ont dit! Voilà donc que je » réussis; le succès me donne de l'argent; avec de l'argent, je cours » chez un tapissier; je loue un appartement, je le meuble, je t'y éta- » blis, etc., etc. »

C'était en l'an X qu'il croyait toucher à ce but; rencontra-t-il quelque écueil dès ses premières démarches? Comment renversa-t-il son pot au lait? C'est ce que nous ne saurions dire; mais ce qu'il y a de certain, c'est que peu de mois avant sa mort, c'est-à-dire après un demi-siècle, il se berçait encore du même espoir; il fondait encore de grandes espérances sur cette même tragédie, et il venait de la soumettre au comité de lecture de l'Odéon, où elle est encore aujourd'hui.

Quoi qu'il en soit, cette vie d'homme de lettres convenait merveilleusement à M. Pariset; il avait fait un voyage d'agrément aux eaux de Cauterets, et il partageait son temps entre la société et ses auteurs favoris: mais cette situation devait bientôt changer: il venait, comme le dit Sénèque, de donner des otages à la fortune; Riouffe, en d'autres temps, l'avait sauvé du désespoir. Pour resserrer les liens qui déjà l'unissaient à son bienfaiteur, M. Pariset voulut s'allier à sa famille, et il épousa la mère de madame Riouffe. Une fille lui était née, qu'il aimait par-dessus tout. Mais, dès lors, le cercle de ses besoins se trouva singulièrement agrandi, et M. Pariset sentit de nouveau cet aiguillon qui, bon gré, mal gré, ramène aux dures nécessités de la vie, et il comprit que, pour faire face aux exigences de sa nouvelle position, c'était à l'exercice de la médecine qu'il fallait avoir recours. Il reprit donc ses anciennes études, et en l'an XIII, à l'âge de trente-cinq ans, il se fit recevoir docteur.

Nous tous qui avons connu M. Pariset, nous devons comprendre combien il devait répugner à sa nature, à son genre d'esprit, à toutes ses habitudes enfin, de se soumettre aux exigences de la pratique médicale; la vue seule d'un malade le contristait, un moribond, un cadavre était pour lui un objet d'horreur; joignez-y cette terrible responsabilité qui,

dans le calme des nuits, tient éveillé, et dans de mortelles inquiétudes, le médecin, encore à ses débuts et qui se défie de son art, et les fatigues de chaque jour, et l'oubli, l'ingratitude, l'insolence de tant de malades! M. Pariset eût à supporter tout cela. La compagne qu'il s'était choisie aurait voulu que, laissant là tous ses projets d'avenir, il se retirât en province, dans un petit village près de Nantes; mais en même temps elle se faisait un scrupule de l'arrêter au milieu de sa carrière, d'interrompre ainsi des travaux qui devaient peut-être un jour lui assurer une brillante position: « Il est jeune, disait-elle, il a l'ambition de son âge et de son » mérite; quoi de plus naturel? »

On s'était imposé trois années d'épreuves, bien résolu à se retirer en province si la fortune ne se montrait pas plus favorable. M. Pariset, d'ailleurs, venait d'être nommé membre du conseil de salubrité de la ville de Paris et médecin des épidémies pour l'arrondissement de Sceaux. Sa réputation commençait à se former; ses cours à l'Athénée avaient du succès; en 1807 et en 1808, il y professait à la fois l'anatomie et la physiologie.

C'est à peu près à cette époque qu'il faut rapporter ses premières études sur les médecins grecs et latins; sa traduction des *Aphorismes d'Hippocrate*, entreprise d'abord pour la bibliothèque médicale, a été un service rendu à la science; elle est très supérieure à celles de Gardeil et de De Mercy. M. Pariset avait aussi entrepris de traduire les *Epidémiques*, le *Prognostic* et les *Prorrhétiques*. Ces traductions ne sont pas sans mérite assurément; mais c'est en vain qu'on chercherait dans le français de M. Pariset la manière sévère et laconique du vieillard de Cos. Hippocrate n'est pas seulement un homme de science, c'est un grand écrivain, et lorsqu'on entreprend de le traduire, il faut tenir compte à la fois et de ses idées et de son style (1).

M. Pariset avait aussi commencé une traduction d'Arétée de Cappadoce, et une autre de Némésius, *de la Nature de l'homme*; il a donné en outre la traduction de la lettre apocryphe d'Hippocrate à Damagète. Ici le style un peu déclamatoire du faussaire se prêtait mieux à la forme toujours élégante et académique de M. Pariset.

Ce goût pour l'antiquité datait de loin chez M. Pariset; nous avons

(1) Comparez la nouvelle traduction de *Œuvres d'Hippocrate*, par E. Littré. Paris, 1839-1846, t. I à V, in-8.

vu qu'en d'autres temps il avait cultivé les poëtes grecs; les prosateurs avaient aussi occupé ses loisirs. On assure que dans ses manuscrits on trouvera une traduction de la *Retraite des Dix mille* de Xénophon.

A cette époque, les traductions de M. Pariset avaient un grand mérite d'à-propos; elles tendaient à ramener les esprits à l'étude des monuments qui nous ont été légués par l'antiquité médicale, monuments impérissables et qui ne peuvent être dédaignés que par ceux qui n'en ont pas fait une étude approfondie.

Mais ce n'est pas devant vous, messieurs, ce n'est pas dans cette enceinte qu'il pourrait être nécessaire de prendre la défense de ces belles et nobles études, de ces études qui font la force et l'honneur de la médecine! Personne ici ne désapprouvera le culte que professait M. Pariset pour ces grandes figures qui dominent toute l'antiquité médicale, Hippocrate et Galien, Celse et Arétée. J'en ai pour garant ce pur amour de la science qui vous réunit si souvent dans cette enceinte; vous sauvegarderez au contraire ces études; vous les encouragerez; gardiens vigilants de toute saine doctrine, rémunérateurs de toute belle découverte, c'est à vous qu'il appartient de les protéger et de les soutenir, à vous qu'il appartient d'applaudir aux généreux efforts de ceux qui cherchent ainsi à remonter à ces sources éternelles du beau et du vrai.

Mais je reviens à M. Pariset.

Ces différents travaux l'avaient fait connaître d'une manière honorable parmi les hommes de lettres et parmi les savants; ils lui avaient concilié l'amitié de plusieurs personnages célèbres de cette époque.

Il avait été accueilli parmi ces hommes d'élite que madame Helvétius réunissait dans son salon, à Auteuil; là se trouvaient Cabanis et Volney, Destutt Tracy et Laromiguière, Richerand et Alibert, Jacquemont, Fauriel, le poëte Andrieux, etc., etc. C'étaient à la fois, pour la plupart, des hommes de lettres et des hommes politiques; les doctrines qu'on professait dans cette célèbre réunion étaient celles du XVIIIe siècle; M. Pariset y apportait les charmes de sa conversation, sa vivacité d'esprit et son érudition. Mais bientôt cette réunion devint un centre d'opposition.

L'Empereur venait de supprimer cette cinquième classe de l'Institut, qu'un gouvernement plus libéral a rétablie de nos jours; il avait pris ombrage des principes et des idées qui ne se trouvaient plus en harmonie avec la forme de son gouvernement. La réunion d'Auteuil continuait cette classe; on y lisait des mémoires; on y soutenait des discussions;

chacun y apportait le tribut de ses lumières; M. Pariset n'était pas le moins ardent, la philosophie du XVIIIe siècle n'y avait pas de plus chaud défenseur; et ces idées, il faut dire qu'il les a conservées un des derniers; il les professait encore au commencement de la Restauration, c'est-à-dire à l'époque où les jeunes et brillants apôtres de la nouvelle philosophie inspirée par M. Royer-Collard venaient battre en brèche les doctrines de Locke et de Condillac. L'ancienne réunion d'Auteuil en avait été émue, pour ne pas dire irritée, et M. Pariset se chargea de combattre, pour sa part, cette nouvelle école; c'est ce qu'il fit avec assez d'éclat dans des cours de psychologie à l'Athénée. Ses leçons attirèrent du monde; elles étaient petillantes d'esprit, séduisantes par la forme; mais la philosophie qu'il défendait avait fait son temps; elles n'arrêtèrent en rien la réaction qui commençait à s'opérer.

M. Pariset, à cette époque, était entré dans le service des hôpitaux; un mois avant la chute de l'Empire, en février 1814, il avait été présenté par le conseil général des hospices, pour la place de médecin des infirmeries de Bicêtre; six jours après l'entrée de Louis XVIII à Paris, le 9 mai, il fut nommé à cette place par décision ministérielle.

La position de M. Pariset était dès lors fort honorable; elle lui assurait des loisirs, elle le débarrassait surtout des exigences et des soucis de la pratique médicale, et c'était là surtout ce qu'il désirait: « Je viens » de trouver, disait-il, *otium cum dignitate.* » Mais il n'en resta pas là : par un arrêté du conseil des hospices du 22 juillet 1818, approuvé par le préfet de la Seine, le 8 janvier 1819, M. Pariset fut chargé du service des aliénés dans le même établissement.

C'était un service considérable et d'une haute importance; mais, il faut le dire, les qualités qui font le grand écrivain, le grand penseur, même en ce qui concerne les maladies mentales, ne suffisent pas toujours pour former le grand praticien.

Dans ces sombres salles de Bicêtre, au milieu de cette triste population d'aliénés, M. Pariset était comme un philosophe ou plutôt comme un poëte égaré; à l'aspect de ces infortunés, il se sentait pénétré d'une profonde compassion; souvent il ne trouvait d'autres moyens de la soulager que de vider sa bourse entre leurs mains, et cependant il a écrit d'admirables pages sur l'aliénation mentale, sur ses causes, ses formes si diverses, son essence. Qu'on lise les éloges de Pinel et d'Esquirol, et on verra comment il entendait ces hautes questions de physiologie intellec-

melle; il considérait ces études comme un noviciat par lequel devraient passer tous ceux qui se proposent de pénétrer profondément daos la nature de l'homme. « C'est quand les ressorts de la raison se brisent, » disait-il; c'est quand ce jeu se déconcerte; c'est, en un mot, dans les » ruines de l'esprit, que se découvrent l'origine, l'enchaîoement, la » dépendance étroite et mutuelle de nos perceptions, de nos idées et » de nos souvenirs.

» Triste condition de l'homme! Il ne connaît son excellence que par » ses infirmités, et, pour apprendre quel est le prix de ses plus nobles » attributs, intelligence et liberté, il faut qu'il en perde l'usage! Il faut » que le maître de la terre ne soit plus le maître de lui-même! »

On assure que, dans les manuscrits de M. Pariset, on trouvera un grand ouvrage sur *l'entendement humain et sur les maladies mentales*; il parle, en effet, de cet ouvrage dans son éloge d'Esquirol; il est le fruit, sans doute, des observations qu'il a été à même de faire tant à Bicêtre qu'à la Salpêtrière; observations, néanmoins, qui ont dû souvent être interrompues par les missions scientifiques dont M. Pariset fut chargé, et dont il nous reste maintenant à vous entretenir.

Une grande question d'hygiène publique préoccupait alors le gouvernement français; la liberté des mers étant rétablie, on se demandait s'il n'était pas nécessaire de rendre plus sévères, plus rigoureuses les mesures préventives, aussi bien à l'égard de la fièvre jaune qu'à l'égard de la peste. C'est dans ces circonstances qu'on apprit tout à coup qu'une épidémie de fièvre jaune venait de se déclarer à Cadix.

La première pensée du gouvernement fut d'envoyer sur les lieux une commission médicale.

M. Pariset n'ambitionnait nullement l'honneur de faire partie de cette commission. Voici comment elle fut instituée ou plutôt improvisée :

M. Pariset était membre du conseil général des prisons; le 26 octobre 1819, pendant une séance de ce conseil, M. le duc Decazes, alors ministre, lui fit passer un petit billet sur lequel il avait écrit: « *Vous serait-il agréable d'aller à Cadix observer la fièvre jaune?* » M. Pariset, un peu surpris de cette proposition, et peut-être aussi de la forme dans laquelle elle était faite, M. Pariset trouvait dans son esprit de nombreuses raisons de refuser; mais l'idée qu'il y avait peut-être quelques dangers à courir le décida sur-le-champ, et il répondit: *Oui, certainement, Monseigneur!*

C'est ainsi que fut inaugurée la première mission de M. Pariset; il

s'était fait adjoindre le jeune Mazet, mort depuis, victime de son zèle et de son courage. C'était M. Guizot qui l'avait recommandé à M. Pariset.

Nos deux voyageurs quittèrent Paris le 3 novembre 1819; le 10, ils étaient à Bayonne, et le 18 à Madrid. Ce n'est que le 2 décembre qu'ils arrivèrent à Port-Sainte-Marie, en vue de Cadix; mais, par une étrange fatalité, ce même jour, 2 décembre, avait été pour Cadix un jour de fête; on venait de chanter un *Te Deum* en actions de grâces pour célébrer la terminaison de l'épidémie que nos voyageurs venaient observer! M. Pariset n'a pas cherché à dissimuler combien il fut contrarié de ce qu'il appelait ce *contre-temps*: Nous nous sentions, je l'avoue, dit-il, un peu déconcertés de voir que nous avions peut-être manqué l'objet principal de notre mission (*Obs. sur la fièvre jaune*, p. 25). En effet, c'était une mission qui ne pouvait plus avoir d'objet sérieux.

Il y avait bien encore quelques convalescents dans les hôpitaux. On pouvait même, dit M. Pariset, saisir le *facies* de la maladie, mais pour tout le reste, il fallait s'en rapporter aux médecins du pays.

M. Pariset a consigné tous les incidents de ce voyage dans un ouvrage admirablement écrit, qui a pour titre : *Observations sur la fièvre jaune, faites à Cadix en* 1819; le fait est qu'il y a peu d'observations dans ce livre; il y en a deux, elles avaient été recueillies et rédigées par Mazet.

M. Pariset avoue lui-même l'insuffisance de ses documents; la commission avait été envoyée à Cadix pour étudier deux grandes questions, à savoir : l'origine de la fièvre jaune en Andalousie, et son mode de propagation dans cette même contrée. Or, M. Pariset ne pouvait se baser que sur des suppositions; il le déclare lui-même avec bonne foi. D'abord, dit-il, je n'avais pas *vu* les faits, qui sont là première de toutes les autorités. Il est bien vrai qu'entre les faits et moi, se trouvaient des hommes qui, par leur profession, avaient été à même de bien observer, et qui par leur droiture et leurs lumières, en devaient être les plus dignes interprètes; mais ils n'étaient nullement d'accord entre eux, pas plus sur les individus que sur le vaisseau qui aurait apporté ce fatal présent à l'Andalousie.

En effet, suivant les uns, c'était un petit vaisseau américain qui était venu débarquer en fraude quelques marchandises à l'île de Léon, et qui y avait en même temps déposé la fièvre jaune. Suivant d'autres, c'était une felouque venant de Tarifa, avec un chargement d'oranges, sous lesquelles il y avait une certaine quantité de coton, et qui aurait apporté

dans ce même coton les miasmes de la fièvre jaune. Ce n'est pas tout. M. Pariset avait eu encore à se décider entre une importation des Indes orientales par le vaisseau *l'Asia*, ou bien une importation des Antilles, ou enfin un développement spontané de la fièvre au sein même de l'Andalousie.

Quant au mode de la propagation du mal dans la population, mêmes incertitudes, mêmes suppositions; la fièvre jaune se communique-t-elle d'homme à homme? C'est la question la plus contestée, dit M. Pariset; il n'y en a pas qui ait plus divisé les médecins de toutes les nations civilisées et surtout les médecins espagnols (*Op. cit.* 71, et *passim*). Il était donc bien difficile de se former une opinion au milieu de toutes ces divergences; M. Pariset les aurait volontiers toutes embrassées sans distinction; mais il fallait une solution au gouvernement qui l'avait envoyé: il adopta l'opinion qui lui parut la plus générale, et qui d'ailleurs rentrait dans ses idées: l'épidémie, disait-il, a marché comme un torrent; mais si la pente suffit pour entraîner l'eau, si elle est elle-même son propre véhicule, il n'en est pas de même de la fièvre jaune: il lui faut un véhicule distinct; or, ce véhicule, c'est le déplacement des hommes, le mouvement des troupes; c'est, en un mot, par les communications ordinaires que le mal a voyagé; donc, pour arrêter ce torrent, il faut intercepter toute communication, et pour cela il faut établir des cordons sanitaires et des quarantaines.

Ces quarantaines étaient établies depuis longtemps, mais M. Pariset ne les trouvait pas assez sévères; la fièvre jaune nous touche d'assez près, écrivait-il, pour que le gouvernement ne persiste plus dans une funeste sécurité; et M. Pariset allait plus loin encore: il affirmait qu'une émigration de la fièvre jaune en France était non seulement très possible, mais encore très probable et très prochaine.

C'est avec ces idées que M. Pariset revint en France; il était de retour à Paris le 26 février 1820.

Ses prévisions, heureusement, ne se réalisèrent pas, du moins en ce qui concerne la France; mais l'Espagne devait être bientôt le théâtre d'une nouvelle épidémie de fièvre jaune, bien autrement grave, bien autrement formidable. Ce n'était plus cette fois l'Andalousie, c'était la Catalogne, c'était Barcelone, cité populeuse, riche, industrieuse, qui allait être ravagée par ce fléau.

Le gouvernement français résolut de nouveau d'envoyer une commis-

sion médicale sur les lieux, mais sous des auspices véritablement scientifiques.

L'Académie royale de médecine venait d'être instituée, son bureau n'était encore que provisoire, M. Pariset était un de ses membres titulaires; il avait même brigué l'honneur d'être son secrétaire annuel; mais n'ayant réuni que 12 suffrages, et Béclard en ayant obtenu 56, celui-ci avait été élu premier secrétaire annuel de l'Académie.

Le 22 septembre 1821, le baron Capelle écrit à ce corps savant, au nom du ministre de l'intérieur, et l'invite à désigner un de ses membres, à l'effet de composer, avec M. Pariset, la commission qu'on allait envoyer à Barcelone. M. Pariset, présent à la séance, exprime le désir de se voir adjoindre un jeune médecin, M. Mazet, qui déjà l'avait accompagné à Cadix.

M. Bally, qui, en d'autres temps et en d'autres contrées, avait observé la fièvre jaune (1), est désigné par l'Académie à l'unanimité; quant à M. François, ce n'est que plus tard qu'il fit partie de la commission.

La commission, ainsi composée, quitta Paris le 28 septembre 1821. Le 5 octobre, elle était à Perpignan, et le 9 elle entrait à Barcelone.

Nos compatriotes furent reçus à Barcelone comme des sauveurs, et avec un enthousiasme universel. On lit dans leur relation que l'illustre Cabanos, dont le nom mérite d'être immortalisé comme celui de Belzunce, présidait les autorités; son courage, son sang-froid ne se démentirent jamais, et si l'ordre le plus parfait a constamment régné à Barcelone pendant cette redoutable épidémie, on le doit à l'héroïsme de ce digne et vertueux magistrat (*Histoire médic. de la fièvre jaune observée en Espagne*, 1).

M. Pariset a décrit d'une manière saisissante le tableau de Barcelone dans ces jours de deuil. Ce n'était plus comme à Cadix : il n'y arrivait pas pour entendre les cris d'allégresse de tout un peuple et des chants d'actions de grâce.

« En entrant dans Barcelone, dit-il, nous trouvâmes les rues désertes » et silencieuses; ce silence sinistre n'était interrompu, pendant la nuit, » que par les pas des médecins qui couraient chez les malades, on le re- » tentissement des marteaux qui clouaient les cercueils. » (*Op. cit.*)

« En parcourant ces rues solitaires et muettes, ces rues qu'animait

(1) *Du typhus d'Amérique ou fièvre jaune.* Paris, 1814, in-8.

» autrefois une population innombrable, et où se traînaient quelques con-
» valescents pareils à des spectres et sur la physionomie desquels était
» encore empreinte nne sorte d'étonnement et de stupidité comme s'ils
» revenaient d'nn autre monde et que le spectacle de celui-ci fût nou-
» veau pour eux; en considérant ces maisons, les unes ouvertes du haut
» en bas, comme si les habitants venaient de s'enfuir; les autres, fermées
» par de longues traverses de buis clouées sur les portes, comme si elles
» ne devaient plus servir pour personne, notre âme s'attristait et se rem-
» plissait d'amertume. »

C'était là le spectacle qui attendait nos compatriotes, et ici, je dois mentionner un fait tout à l'honneur de M. Pariset; ses collègues se sont fait un devoir de le consigner dans nne note en tête de son ouvrage.

A peine arrivé à Barcelone, excédé de fatigue, M. Pariset refuse de prendre aucun repos; de tontes parts, on venait le chercher pour voir des malades. Il était neuf heures du soir; il se transporta chez le libraire Dorca; celui-ci était atteint des symptômes les plns formidables de la fièvre jaune, et il succomba le lendemain.

Je l'ai déjà dit : si M. Pariset n'apportait pas dans ses observations toute l'exactitnde, toute l'attention, toute la rigueur enfin qu'on est en droit d'exiger quand il s'agit de recherches scientifiques, ce n'était chez lui ni faiblesse, ni indifférence, ni incapacité; c'était l'aptitude qui lui manquait; il n'était pas né pour cela.

On a dit et on a écrit que, pendant le cours de cette épidémie de Barcelone, M. Pariset s'était mis à l'abri dn mal; qu'il s'était confiné dans une retraite *inaccessible;* ceci ne peut soutenir le plus léger examen.

M. Pariset est constamment resté au foyer même de l'épidémie; or, je le demande à tous les hommes instruits et de bonne foi, pouvait-il y avoir une retraite inaccessible en plein foyer de l'épidémie? Inaccessible à quoi? Était-ce au mal, quand nous savons que, dans sa propagation, l'épidémie se jouait de tous les obstacles qu'on lui opposait, de toutes les précautions dont on s'entourait; quand nous savons que ceux qui se confinaient dans leurs demeures n'étaient pas plus épargnés que les autres? Le grand et unique danger était de demeurer dans le foyer de l'épidémie; or, il est avéré que M. Pariset a constamment résidé au centre de la ville.

L'infortuné Mazet, l'ami de cœur de M. Pariset, était venu aussi se

jeter dans ce redoutable foyer; on sait comment il mourut victime de son zèle et de son intrépidité. Il avait besoin de repos; ses collègues le suppliaient de se ménager, au moins pendant quelques jours. Vaines recommandations! il ne voulut écouter que son devoir. Dès le 11 octobre, il s'était mis à voir des malades; le 12, il est atteint de la fièvre jaune, et il expire le 22, après dix jours de souffrances, d'angoisses et de tourments! M. Pariset avait espéré jusqu'au dernier moment. « Un reste » de vie anime encore ce pauvre Mazet, écrivait-il; ah! s'il pouvait » échapper! mais non, il vient de succomber! Ce coup me déchire sans » m'abattre. Que maintenant le mal vienne sur moi : il sera reçu comme » doit l'être la volonté d'une force supérieure sous laquelle je m'incline! » ma résignation sera égale à mon dévouement. »

La commission, ainsi mutilée, n'en poursuivit pas moins ses travaux; chacun de ses membres avait été attaché au service de l'hôpital du séminaire; dans l'intervalle qui séparait leurs visites à cet hôpital, c'est-à-dire de sept heures du matin à quatre heures du soir, et même pendant une partie des nuits, ils parcouraient Barcelone pour visiter les nombreux malades qui les faisaient appeler.

« Envoyés par le gouvernement, disaient-ils, notre désintéressement doit répondre au caractère de notre mission; au milieu d'un fléau aussi épouvantable et qui atteint presque tous les habitants, nous serions indignes de la noble mission que nous avons reçue, si, pour veiller à notre propre conservation, nous refusions notre ministère à la population de Barcelone, indigente ou non; nous ne voulons pas que cet acte d'égoïsme et de barbarie souille notre mémoire. » (*Op. cit.*, 3.)

Tels étaient les sentiments qui animaient les membres de la commission; mais si maintenant nous cherchons quels ont été les résultats de leur mission au point de vue de la science, nous verrons qu'ils n'ont pas eu beaucoup plus de valeur que ceux de la mission de Cadix. La commission, en effet, se trouvait de nouveau placée entre les mêmes suppositions, les mêmes incertitudes; les médecins de Barcelone étaient aussi divisés en deux camps : les uns croyaient à une importation de la fièvre jaune, les autres à un développement spontané. Les partisans de l'importation soutenaient que la maladie n'était pas sortie du port de Barcelone, mais bien des vaisseaux qui arrivaient des Antilles. Les partisans du développement spontané prétendaient de leur côté que ce n'était pas des vaisseaux, mais bien du port, que le mal était sorti, de ce

port encombré d'immondices infects et d'où s'exhalaient sans cesse des miasmes pestilentiels.

Pour le mode de propagation, mêmes dissidences: les partisans de la contagion affirmaient que tous ceux qui s'étaient approchés des malades, femmes, enfants, sœurs, amis, voisins, serviteurs, médecins, notaires, confesseurs, etc., avaient été atteints de la fièvre jaune, ou même avaient succombé, les uns plus tôt, les autres plus tard.

Les partisans de l'infection locale prétendaient au contraire que ceux qui avaient vécu avec les malades n'avaient pas succombé en proportion plus considérable que ceux qui s'étaient tenus en dehors de toute communication. Les opinions, on le voit, étaient tout aussi divisées qu'à Cadix; l'alternative était la même; seulement la commission avait assisté aux désastres de l'épidémie, et elle avait recueilli cette fois de nombreuses observations.

Sa réponse au gouvernement fut que la fièvre jaune avait été importée à Barcelone, et qu'elle s'était propagée dans cette ville par voie de contagion.

M. Pariset, à son retour de Cadix, avait été décoré de l'ordre royal de la Légion-d'Honneur; à son retour de Barcelone, il reçut le cordon de Saint-Michel, et là ne devait point s'arrêter la munificence du gouvernement.

L'Académie royale de médecine avait passé les premiers mois de son existence à discuter son règlement, son bureau était resté provisoire, même après que l'approbation royale eut été donnée à ce règlement qui lui permettait de nommer elle-même son secrétaire perpétuel.

Elle hésitait encore, quand, le 3 décembre 1822, arrive l'ampliation d'une ordonnance royale qui nomme directement M. Pariset secrétaire perpétuel: Béclard lui remet le portefeuille séance tenante.

C'est ainsi que M. Pariset fut promu à cette nouvelle dignité; les auspices, on le voit, ne lui paraissaient pas très favorables. Mais hâtons-nous de dire que jamais nomination ne fut mieux justifiée dans la suite. M. Pariset avait enfin trouvé sa véritable voie. C'est à partir de ce moment qu'il composa les magnifiques éloges dont j'aurai à parler tout à l'heure, c'est-à-dire après l'avoir suivi dans son dernier voyage. Pour le moment, je me bornerai à rappeler que son discours d'inauguration ne fut prononcé qu'en 1824, le 6 mai. C'était la première séance publique de l'Académie. Dans la même année, M. Pariset prononça l'éloge de Corvisart, puis celui

de Cadet de Gassicourt, et successivement ceux de Bertholet, de Pinel, etc.

Il en était là de ses travaux académiques, quand le désir le prit encore de s'expatrier, d'aller cette fois dans des contrées lointaines et encore à demi barbares.

Il est difficile de s'expliquer cette inquiétude et ce désir de voir, dans sa position, à son âge, il était presque sexagénaire, et quand tant de liens l'attachaient à la France.

Quoi qu'il en soit, le 5 août 1828, il écrit à l'Académie que le gouvernement vient de le charger d'une mission : celle d'examiner d'abord une épidémie de variole, qui vient de se déclarer à Marseille, puis d'aller en Égypte observer la peste.

Cette fois, M. Pariset avait pour compagnons de voyage quelques jeunes médecins instruits, zélés et dévoués à sa personne. C'étaient MM. Lagasquie, Dumont, Guilhon et ce jeune Felix D'Arcet qui depuis est allé chercher une mort si déplorable dans un autre hémisphère.

Je ne m'attacherai point, messieurs, à vous décrire ici toutes les excursions de M. Pariset dans cette vieille terre des Pharaons; lui-même s'est plu à vous raconter ses impressions de voyage dans les éloges de Desgenettes et de Larrey ; c'est là qu'il a décrit cette longue oasis qui s'étend du Delta jusqu'aux cataractes, et qui demeure séparée du reste du monde par des mers et par des déserts inhabités. C'est là qu'il vous a raconté comment s'offrirent à ses yeux ravis et le temple de Dendera et les ruines de Thèbes, d'Éléphantine, de Philé! Quelles ruines et quels souvenirs!

M. Pariset était depuis plusieurs mois livré à une constante admiration, quand, à son retour de la haute Égypte, il apprend que la peste vient de se déclarer à Tripoli, et que le pacha a établi à Damiette une quarantaine pour les provenances de la Syrie.

On faisait pressentir à M. Pariset les plus grandes difficultés ; on les disait inévitables, par suite des événements de la guerre. Rien n'arrête M. Pariset : Il a accepté, dit-il, la mission d'aller observer la peste, il ira la chercher partout où elle se montrera (*Journal de la Commission*).

Le 17 avril 1829, M. Pariset quitte le Caire ; le 20, dans la matinée, il arrive à Damiette dont le nom lui rappelle à la fois et l'armée de saint Louis et celle de Bonaparte. Il est forcé de s'y arrêter, et ce n'est que le 31 mai qu'il va se trouver à Tripoli en mesure enfin d'observer la peste.

Le canon de Navarin avait retenti jusque sur les rivages de la Syrie. Le consul de France avait fui dans le Liban, au milieu de populations chrétiennes; M. Pariset, de concert avec la commission, s'établit dans la maison déserte du consulat et décide qu'avant de visiter les malades, on fera des expériences sur les vêtements des pestiférés.

On se procure des hardes ayant appartenu à des individus morts de la peste; on les plonge dans une solution de chlorure d'oxyde de sodium, et les membres de la commission n'hésitent pas à s'en revêtir après les avoir fait sécher au soleil; ils portent ces vêtements pendant toute la journée et toute la nuit; aucun d'eux n'en éprouve la plus légère indisposition.

M. Pariset en a conclu qu'on possède le moyen de désinfecter les effets et les marchandises contaminés; et que si on associait à ce moyen une meilleure police sur les sépultures en Égypte, la peste serait à jamais anéantie sur le globe.

Cette conclusion a dû paraître bien hasardée; mais ce que tout le monde a dû approuver et admirer, c'est cette résolution, ce courage de M. Pariset qui s'associe à des jeunes gens pour aller au milieu de populations encore émues d'un conflit avec la chrétienté, se mettre ainsi à la poursuite de la peste et se couvrir lui-même des vêtements de pestiférés.

Les amis que M. Pariset s'était faits en Orient étaient inquiets des suites que pouvait avoir pour lui cette épreuve; l'un d'eux, M. Lombard, négociant français, établi à Tripoli, lui écrivait le 6 juin : « Ces vingt-» quatre heures d'épreuves me mettent dans une cruelle anxiété. » — « Il y a trente heures, lui répond M. Pariset, que nous avons quitté nos » vêtements de pestiférés, et nous continuons tous à jouir d'une santé par-» faite » (*loc. cit.*).

Ces expériences avaient fait du bruit en Orient; Abd-Allah, pacha d'Acre et de Tripoli, en avait été informé et en avait témoigné toute sa satisfaction à M. Pariset.

Mais M. Pariset ne voulait point s'en tenir là; il voulait recommencer cette épreuve et visiter des pestiférés. Le 14 juin, on vint le chercher pour donner ses soins à une malade atteinte de la peste; il s'y rend, accompagné d'un interprète et de M. Lagasquie. C'était dans une misérable habitation; il entre et visite la malade; c'était un cas de peste bien caractérisé : bubons sous l'aisselle, anthrax, strabisme, etc., etc. M. Pariset

est à peine rentré chez lui qu'on vient le chercher pour deux autres pestiférés ; il y court, c'étaient une jeune fille d'environ dix ans et un garçon de quinze.

M. Pariset pouvait enfin observer la peste sous toutes ses formes et à tous les degrés ; mais, malgré sa répugnance pour toute espèce de recherches cadavériques, il désirait vivement compléter ses observations par l'ouverture de quelques individus morts de cette maladie.

Malgré les difficultés qu'on éprouve en Orient pour ce genre de recherches, M. Pariset prit si bien ses mesures que la commission put enfin s'y livrer.

Pour cela il dut s'entendre avec un fossoyeur. Il eût été impossible de suspendre publiquement une inhumation ; le 15 juin, le fossoyeur vient prévenir M. Pariset qu'il a un cadavre à sa disposition. M. Pariset se rend au cimetière ; le fossoyeur exhume le cadavre, c'était celui d'une jeune fille ; elle n'était enterrée qu'à une profondeur de deux pieds et demi et portait encore ses vêtements ; on les lui retire et on la place sur une pierre tumulaire ; l'autopsie est pratiquée ; on avait constaté les différents genres de lésions laissées par la maladie ; encore un coup de ciseau, et l'opération était terminée.

Mais le bruit de cette violation de sépulture s'était répandu dans la ville ; un attroupement considérable s'était formé et devenait de plus en plus menaçant ; un cri se fait entendre, poussé, dit-on, par le père de la jeune fille ; on se jette sur le fossoyeur ; M. Pariset et les siens cherchent à le défendre ; l'un d'eux est atteint d'un coup de pierre, et c'est à travers mille dangers qu'ils regagnent le consulat. La rue était encombrée par la foule, et la maison du consulat menacée d'un véritable siége, lorsqu'enfin arrivent le kaïmakan et le secrétaire du gouverneur ; le calme se rétablit, et le lendemain les autorités turques firent prévenir M. Pariset que ces scènes ne se renouvelleraient plus ; le cadi fit en même temps prêcher dans toutes les mosquées pour maintenir la tranquillité.

J'ai dit que le pacha d'Acre et de Tripoli avait appris avec plaisir les recherches de M. Pariset. Le 22 juin, il lui fit écrire une lettre pour lui demander un remède contre la peste ; dans cette lettre il appelle M. Pariset la gloire de la chrétienté, et lui souhaite une heureuse fin.

M. Pariset lui répond dans un langage auquel il donne une teinte orientale : « Le remède contre la peste n'a pas encore été trouvé, il faut

» le chercher; la bonté de Dieu le découvrira un jour aux prières et aux » recherches des hommes. »

Cependant M. Pariset, toujours plein de zèle, aurait voulu étendre ses recherches bien au delà du littoral de la Syrie; il aurait voulu suivre toutes les traces de la peste, toutes celles du moins qui subsistaient encore dans le souvenir des populations, à Alep, à Damas, à Jérusalem. N'oublions pas, disait-il à ses jeunes compagnons, les recherches que l'Académie royale de médecine nous a invités à faire sur la *lèpre* et l'*éléphantiasis*; le *choléra-morbus*, ajoutait-il, vient de paraître en Syrie; ce serait une *curiosité* digne de notre attention. C'est ainsi que M. Pariset qualifiait cet autre fléau qui était venu joindre ses ravages à ceux de la peste!

Le 14 juillet, l'épidémie étant arrivée à sa fin, M. Pariset résolut de se mettre en quarantaine dans le Liban. Il choisit Éden, et là, à l'ombre des cèdres bibliques, il passait ses journées à donner des consultations, tantôt aux cheiks de la montagne, tantôt aux religieux des couvents; il rendit visite au patriarche d'Antioche dans sa retraite presque inaccessible de Kanobin. L'émir Béchir, prince de la montagne, qui commandait alors aux Druses et aux Maronites, voulut voir M. Pariset. « J'y suis » allé, dit M. Pariset, j'ai vu son palais féodal de Bet-eddin; ce voyage » m'a coûté huit jours de fatigues excessives. »

Après avoir visité les ruines imposantes de Balbek, M. Pariset voulait faire voile pour Alexandrie; il n'avait pas encore visité le Delta, et il écrivait à M. Hyde de Neuville, avec sa vivacité ordinaire : « Je mourrai » plutôt, monseigneur, que de rentrer en France sans avoir parcouru le » Delta! »

La crue du Nil avait été excessive cette année; elle dépassait toutes celles dont on avait gardé le souvenir; on en concluait que la peste reparaîtrait en Égypte et avec une grande intensité.

En attendant, M. Pariset était retourné à Damiette. Il aurait donné le reste de sa vie pour qu'il lui fût permis de visiter les principales villes de la Grèce et de l'Asie mineure; ou plutôt, comme le disait déjà Cicéron de son temps, pour contempler ces cadavres de villes : *Cadavera urbium!*

Que faire dans ses loisirs, si loin de la France? Il écrivait toutes les pensées qui l'agitaient. Son imagination lui représentait toutes ces grandes cités qui aujourd'hui ne sont plus que des ruines : « Nobles images! s'é» criait-il, Ilion, Byzance, Alexandrie, Memphis, Thèbes, Athènes! que

» j'aimerais à mêler vos impressions à celles de cette nature sauvage qui » m'a vu naître! Ah! s'il m'est donné de la revoir un jour, il me semble » que cette retraite me sera plus douce, et que j'y goûterai mieux la paix » et les ombrages des bois! » (Papiers inédits.)

Le 10 mai 1830, M. Pariset était au lazaret de Toulon; il y purgeait sa quarantaine, et là il se livrait de nouveau à sa poétique imagination; il ne paraissait nullement pressé d'aller chercher à Paris les honneurs et les récompenses qui pouvaient l'attendre, ni même de reprendre ses fonctions de secrétaire perpétuel de l'Académie.

Ce qu'il enviait, c'était la petite maison du surveillant du lazaret. « J'y trouve réalisés, disait-il, tous mes rêves de bonheur: *hoc erat in* » *votis*; un ciel pur, un horizon varié, un jardin riant sur le bord de » cette belle rade! du calme, de la liberté, nul souci de l'avenir, le doux » sommeil, oh! délices de la solitude, charmes innocents du repos, est-il » dit que je ne vous goûterai jamais? » (*loc. cit.*)

Il fallut quitter cependant les bords délicieux de la Méditerranée. Dans le courant de juin 1830, M. Pariset était de retour à Paris; le lendemain une révolution éclatait et renversait le gouvernement qui l'avait envoyé en Égypte.

On a contesté aux voyages de M. Pariset toute espèce d'utilité scientifique; c'est une injustice; il les a entrepris, il est vrai, avec des idées préconçues. Ainsi, avant d'aller en Espagne, il croyait à la contagion de la fièvre jaune et à son importation en Europe; avant d'aller en Égypte et en Syrie, il croyait à la contagion de la peste, et il pensait que si l'Égypte a toujours été, dans les temps modernes, le herceau de cette maladie, il faut l'attribuer à son insalubrité, et particulièrement au peu de soin qu'on y prend des sépultures.

Sans doute la science a marché depuis; on ne croit plus aujourd'hui à la contagion de la fièvre jaune; grâce aux efforts généreux de M. Chervin, le gouvernement a renoncé sous ce rapport à toute mesure préventive; la peste elle-même n'inspire plus le même effroi, et si nous croyons encore à sa transmissibilité, c'est avec des restrictions nombreuses et dans des limites fort étroites.

Mais ces solutions, bien que diamétralement opposées à celles que voulait M. Pariset, ne sauraient frapper de nullité toutes ses recherches, toutes ses observations; par cela même qu'il avait soulevé l'un des premiers ces grandes questions d'hygiène publique, qu'il les avait

soumises au creuset de la critique, que dans cette lutte ardente il avait mis aux prises les savants de tous les pays, par cela même, dis-je, il avait servi la science et contribué à ses progrès.

Ajoutons que M. Pariset, par son dévouement, par son courage, par son complet désintéressement, a honoré le nom français partout où il a porté ses pas; son esprit si vif, son affabilité, ses connaissances variées, son aimable philosophie, la teinte poétique de ses idées, tout en lui était propre à donner aux étrangers l'opinion la plus favorable du caractère des médecins de notre pays.

Ce goût des voyages avait persisté chez M. Pariset; âgé de plus de soixante-dix ans, arrivé au faîte des honneurs, aimé et respecté de tous, nous l'avons vu tourmenté du désir d'aller de nouveau en Égypte; il voulait, disait-il, y réaliser de grandes idées civilisatrices; il avait même écrit dans ce sens à son ami Artin-Bey; mais il fallut renoncer à ces projets: dès-lors il ne se livra plus qu'à ses travaux de littérature médicale; la révolution de juillet avait d'ailleurs rendu M. Pariset à la vie privée académique. Il n'avait composé jusque là que sept éloges sur les vingt-trois qu'il nous a laissés; les plus beaux, les plus éloquents datent de cette époque: il avait acquis toute la maturité de son talent, alors que, depuis longtemps, il avait dépassé la maturité de l'âge. On a dit de Fontenelle qu'il avait eu l'heureux privilège de ne rien perdre avec les années; M. Pariset a eu un privilége plus heureux encore: on a vu croître son talent à mesure qu'il semblait fléchir sous le poids des années.

J'en appelle, messieurs, à des souvenirs encore récents. Qui de vous pourrait avoir oublié les beaux éloges de *Desgenettes* et de *Larrey* qui sont de véritables épopées; et ceux non moins remarquables de *Vauquelin* et de *Cuvier*, de *Scarpa* et de *Dupuytren*, de *Laennec* et d'*Esquirol*?

Qui de nous n'a encore présents à la mémoire ces sublimes exordes par lesquels il entrait en matière; tantôt à la manière de Bossuet, par le tableau rapide de quelques grands événements ou de catastrophes inouies; tantôt en avouant son incompétence et en faisant un appel à ces sympathies, à ces voix intérieures qui, nées dans vos cœurs, devaient répondre à la sienne?

Que dirai-je de ces épisodes touchants qu'il trouvait dans la jeunesse de ses héros et qui jetaient tant d'intérêt sur ses récits, et ces peintures

animées de leur vie publique et de leur vie privée, ces savantes analyses de leurs ouvrages, et ces pathétiques péroraisons dans lesquelles il nous retraçait les derniers moments de ces hommes illustres, ces morts calmes et philosophiques, dignes, en tous points, d'une vie de travail et de dévoûment!

Pour entrer dans tous ces détails, messieurs, il faudrait un temps dont je ne puis disposer ; mais, du moins, je ne passerai pas sous silence ce que lui coûtaient ces belles compositions.

Elles étaient le fruit de travaux assidus et opiniâtres ; dès qu'il avait prononcé un de ces éloges, il se mettait à travailler celui qu'il devait prononcer l'année suivante ; il en est qu'il a recopiés de sa propre main jusqu'à six fois, d'autres qu'il a changés et refaits complétement, après les avoir composés d'une façon toute différente et lus à plusieurs de ses amis : celui d'*Esquirol* était complétement achevé. Il avait pris jour pour le lire au conseil, lorsque tout-à-coup il le trouve détestable et va s'ensevelir au fond de sa retraite pour le refaire de toutes pièces ; nous ne le voyons plus, et, pour nous expliquer son absence, il nous écrit, dans son style pittoresque : « J'avais fait un monstre, je l'é- » touffe ! »

De même pour l'éloge de *Larrey*. Il y avait mis la dernière main, lorsque tout à coup il le trouve indigne de l'Académie : « J'ai brûlé deux » fois Moscou, nous écrit-il, et je ne suis pas content. Je recommence ! » C'est ainsi qu'il cherchait sans cesse une perfection impossible à atteindre.

A mesure que M. Pariset composait ces belles productions, il se pénétrait de la manière des grands écrivains, et particulièrement de Massillon, de Bourdaloue et de Bossuet.

Il notait, dans ces auteurs, les passages dont il pourrait faire son profit ; tous ses grands effets de style, il les a empruntés à ces illustres orateurs, et cela avec un talent, avec un art inimitable ! Arrivé à sa soixante-dix-septième année, il travaillait, dit-on, à l'éloge de Boyer ; qui sait ? qui pourrait nous dire comment il aurait retracé cette vie si laborieuse, si modeste, si bien remplie du dernier représentant des doctrines de l'Académie royale de chirurgie ? Mais sa santé, longtemps forte et vigoureuse, avait fini par s'altérer profondément.

Il avait manifesté l'intention de se reposer un mois ou deux dans les bois de Luciennes, dans cette charmante solitude où il avait passé les

plus belles années de sa vie; mais il y était poursuivi par d'amères tristesses : le premier et le plus grand de ses chagrins avait été la mort de sa fille. J'ai lu des pages écrites de sa main, et dans lesquelles il avait répandu toutes ses douleurs; Young, auquel il se compare, parce que, lui aussi, avait perdu sa fille dans le Midi de la France, Young n'est pas plus triste et plus sombre.

D'autres événements avaient depuis longtemps éloigné du monde M. Pariset; la révolution de Juillet avait brisé ses affections les plus chères; il devait beaucoup sans doute à l'ancien gouvernement, mais peut-être regrettait-il de n'avoir pas su toujours résister aux exigences de sa politique, de n'avoir pas suivi les conseils que le poëte des sages, Horace, donne à ceux que Melpomène a visités : *Quem tu, Melpomene*... d'autant que lui aussi aurait pu trouver sa gloire dans des vers nés à l'ombre des bois.

Enfin il avait vu attaquer, dans ces derniers temps, presque toutes ses doctrines sur la contagion et sur l'infection. C'étaient de simples dissidences scientifiques; mais son âme ulcérée les élevait à la hauteur de persécutions. Toutes ces circonstances l'avaient jeté dans une profonde mélancolie, et c'est dans ces fâcheuses conditions morales qu'une maladie grave se déclara tout à coup en lui. Des symptômes formidables en avaient marqué le début : il sentait qu'avec son sang il perdait sa vie. « Un vent de mort souffle sur moi », disait-il; et cependant cette mort, il était loin de la redouter.

« Après la vie, avait-il coutume de dire, après ce rêve d'une ombre, » la mort est un lit de coton dans lequel on sommeille éternellement; » mais il est un contraste, ajoutait-il, qui me saisit le cœur : c'est le bruit » du vent qui marche, et ce silence de la terre qui couvre tant de générations, et qui laisse seulement se balancer à sa surface l'herbe que » leurs émanations ont nourrie. »

Le caractère de M. Pariset s'était assombri, mais son âme avait conservé toute sa sérénité; ses amis, pleins d'inquiétude, l'avaient ramené à Paris. Lui, ne se faisait plus illusion, il savait qu'il ne lui restait que peu de jours à vivre. « Je vous ai donné mes dernières signatures, » disait-il à un des employés de l'Académie. Sa bienveillance était la même; mais il était sérieux, grave et profondément ému; et alors, dans ces heures solennelles, empruntant pour la dernière fois le langage des grandes douleurs et des grandes joies, la poésie, il se mit à peindre l'état de son âme

dans des strophes qui, par leur grandeur, leur élévation et leur tristesse, n'auraient pas été indignes de la muse de J.-B. Rousseau.

Nous ne répéterons pas ici un mot dont on a trop abusé, nous ne dirons pas que c'était le chant du cygne; nous dirons que c'était une sublime réponse à ceux qui avaient propagé tant de bruits malveillants sur les opinions religieuses de M. Pariset; on ne ment pas à cette heure suprême; et d'ailleurs, M. Pariset n'avait jamais dissimulé ses croyances; il les a souvent exprimées dans ses ouvrages; on les retrouve dans la plupart de ses éloges. «Nul, disait-il, ne devrait être plus religieux que le physiologiste, que le médecin»; et en quels termes éloquents n'a-t-il pas parlé de ce sentiment qui «abaisse notre intelligence sous la majesté de » l'intelligence éternelle; de ce sentiment qui nous avertit de la fragilité » de notre vie, de l'avenir qui la suit et du prix qui nous attend; de ce » sentiment qui nous humilie pour nous élever, comme il élevait les » grandes âmes de Boerhaave et de Newton, et qui ne peut mieux se » former dans le cœur de l'homme que par la contemplation de cet » abîme de merveilles rassemblées en nous-mêmes.»

Cependant M. Pariset sentait sa fin s'approcher avec un calme, une sérénité inexprimables, sans faiblesse et sans ostentation; c'était le 3 juillet 1847, à sept heures du soir: il expirait entouré de quelques amis.

La vie, à ses derniers moments, semblait s'être réfugiée tout entière dans son cerveau; tout était déjà frappé de mort que la tête vivait encore; il avait le sourire sur les lèvres, et ses yeux, avant de se fermer pour toujours, se tournèrent encore une fois vers ses amis, comme pour leur dire un tendre et dernier adieu!

Telle fut la fin d'un des écrivains les plus éloquents qu'ait produits la France. Son caractère n'avait pas toujours été à la hauteur de son talent; dans la solitude, il était plutôt porté à la mélancolie; dans le monde, il était spirituel, gai, expansif, peut-être un peu trop enjoué. De même pour sa bienveillance, il l'avait peut-être portée trop loin. Incapable de haine, il aurait voulu tout embrasser dans une commune bienveillance. Je me trompe cependant; il est un point sur lequel il ne transigeait pas et qui ne pouvait pas trouver grâce devant lui, je veux parler de sa croyance illimitée dans la contagion de la fièvre jaune et de la peste (1); je ne l'ai vu intolérant que sur cette question.

(1) Voyez son dernier discours dans la discussion du Rapport sur la Peste (*Bulletin de l'Académie royale de médecine*, t. XI, p. 1119 à 1194).

Quant à ses talents, je crois l'avoir suffisamment prouvé, ils étaient incontestables et du premier ordre; il s'était exercé dans bien des genres, mais c'est dans le genre des éloges académiques qu'il a pu montrer toute sa supériorité; ce sera son véritable titre de gloire dans la postérité; il a ajouté un nom de plus à cette brillante dynastie des Fontenelle, des Condorcet, des Vicq d'Azyr et des Cuvier; il a été le Plutarque de notre Académie; ce que le biographe de Chéronée a fait pour les guerriers et pour les politiques de l'antiquité, M. Pariset l'a fait pour les médecins et pour les naturalistes de notre époque.

Il a eu cet avantage sur Fontenelle de n'avoir contribué, dans aucun de ses écrits, à la décadence du goût; il n'est tombé dans aucune affectation; ce n'est point le bel esprit, c'est le style qu'il a su appliquer à la science.

Il a été certainement supérieur à Thomas; on ne l'a vu nulle part rechercher ce faste d'expression, cette exagération de langage, cette pompe déclamatoire que Voltaire reprochait tant à l'*Essai sur les éloges*.

Ce qui manquait à M. Pariset, c'était la science, telle que l'ont possédée Louis, Vicq d'Azyr et Cuvier. Lui-même reconnaissait en eux cette supériorité; il n'a pas nommé Vicq d'Azyr dans son discours d'inauguration, mais chacun a pu le reconnaître, quand il a félicité la Société royale de médecine d'avoir eu pour fondateur et pour organe un de ces rares génies à qui rien de ce qui est humain n'est étranger; grand naturaliste, grand professeur et grand écrivain; modèle d'éloquence et de politesse autant que de savoir, qui célébra Buffon, comme Buffon avait célébré Aristote et Pline.

Vicq d'Azyr, en effet, a porté dans les éloges, plus encore que la science et l'art de bien dire, il y a porté la vérité; c'est lui, le premier, qui a osé dire, dans l'éloge de Fothergill et en pleine Académie, qu'il y a des réputations méritées et d'autres qui ne le sont pas. « Tel fleuve, » dit-il, roule avec fracas ses ondes impures, un autre s'enorgueillit de » celles qui lui sont étrangères; voilà quel est l'emblème des réputations » usurpées! »

Ce n'est pas ainsi que M. Pariset entendait les éloges; il louait toujours et ne blâmait jamais. Le livre néanmoins dans lequel il a rassemblé ses discours académiques restera comme un modèle impérissable. Ce livre à la main, il aurait pu dire comme le poëte : « Et moi aussi j'ai élevé un

monument plus durable que l'airain; mais à ses grands talents, il joignait une rare modestie.

Il trouvait insigne et dangereux l'honneur d'être votre interprète auprès du public; il se disait trop averti de son peu de capacité par la grandeur de cette tâche.

J'ai dû, messieurs, vous rappeler ces dernières paroles, qui témoignent de la modestie et de la réserve de M. Pariset; mais alors que je les prononce, comment ne ferai-je pas un retour sur moi-même?

Que dirai-je, après M. Pariset, de cette tâche qu'il trouvait trop grande pour lui? de cet honneur qu'il trouvait insigne et dangereux, quand lui-même l'a rendu bien plus insigne et bien plus dangereux encore?

Ce que je pourrai trouver de mieux à dire, messieurs, c'est encore à M. Pariset que je l'emprunterai; je dirai avec lui et comme lui, mais avec bien plus d'à-propos et de justesse, que pour accomplir cette grande tâche, que pour affronter ces périls, c'est en vous que je chercherai mes appuis et que la force de votre génie suppléera à la faiblesse du mien.

M. Pariset a publié :

I. Des hémorrhagies utérines, Paris, 13 thermidor an XIII, in-4°.
II. Traduction du discours de H. Boerhaave, *De commendando studio Hippocratico*, ou sur l'Étude qu'on doit faire des ouvrages d'Hippocrate (*Bibliothèque médicale*. Paris, 1806, t. XIII, p. 58, 163.)
III. Plan et Exposition de la doctrine médicale d'Hippocrate (*Bibliothèque médicale*, t. XIV, p. 205; t. XV, p. 191; t. XVI, p. 345; t. XXI, p. 177; t. XXII, p. 300; t. XXIII, p. 193; t. XXIV, p. 195; t. XXV, p. 306; t. XXVIII, p. 338; t. XXX, p. 173; t. XXXIII, p. 300).
IV. Mémoire sur l'organisation, lu à la Société philomatique (*Bibliothèque médicale*. Paris, 1808, t. XIX, p. 3).
V. Aphorismes d'Hippocrate; nouvelle traduction, latin-français. Paris, 1813, in-32.— Deuxième édition. Paris, 1816, in-32.
Les Pronostics et les Prorrhétiques d'Hippocrate; nouvelle traduction, latin-français. Paris, 1817, 2 vol. in-32.
VI. Observations sur la fièvre jaune, faites à Cadix en 1819; par MM. Pariset et Mazet, et rédigées par M. Pariset. Paris, 1820, grand in-4° de 144 pages; avec 5 planches coloriées.
VII. Histoire médicale de la fièvre jaune observée en Espagne, et particulièrement en

Catalogue, dans l'année 1821, par MM. V. Bally, François, Pariset. Paris, 1823, in-8° de XVI-664 pages, avec 2 cartes.

VIII. Lettre II d'Hippocrate à Damagète; nouvelle traduction sur le texte grec. Paris, 1825, in-8° de 16 pages.

IX. Instructions données par l'Académie royale de médecine au chirurgien de l'expédition envoyée par le gouvernement dans les mers du Nord à la recherche de la corvette la *Lilloise* (*Mémoires de l'Académie royale de médecine*. Paris, 1835, t. IV, p. 61 à 92). — Instruction remise au nom de l'Académie royale de médecine à M. Barachin, chargé d'une mission scientifique pour la Perse (*Bulletin de l'Académie royale de médecine*, t. II, p. 328 à 355).

X. Mémoire sur les causes de la peste et sur les moyens de la détruire. Lu à l'Académie royale de médecine le 12 juillet 1831. Paris, 1837, in-18 de 224 pag.

XI. Histoire des membres de l'Académie royale de médecine, ou Recueil des Éloges lus dans les séances publiques de l'Académie royale de médecine. Paris, 1845, 2 vol. grand in-18.

Cet ouvrage comprend : — Discours d'ouverture de l'Académie royale de médecine, — Éloges de Corvisart, — Cadet de Gassicourt, — Berthollet, — Pinel, Beauchène, — Bourru, — Percy, — Vauquelin, — G. Cuvier, — Portal, — Chaussier, — Dupuytren, — Scarpa, — Desgenettes, — Laënnec, — Tessier, — Huzard, — Marc, — Lodibert, — Bourdois de la Motte, — Esquirol, — Discours prononcés aux funérailles de Lerminier, — A. Dubois, — Alibert, — Geoffroy Saint-Hilaire, — Discours prononcé lors de l'érection de la statue d'A. Paré, — Broussais, — Bichat.

Depuis M. Pariset a fait l'éloge du baron Larrey (*Mémoires de l'Académie royale de médecine*. Paris, 1846, t. XII, p. Ire à XXXVI). — L'Éloge de Michel Chevreul (*Mémoires de l'Académie royale de médecine*. Paris, 1847, t. XIII, p. IX à XXVII).

XII. M. Pariset a publié comme éditeur : 1° Aur. C. Celsi, De re medica. Parisiis, 1808, 2 vol. in-32 ; 2° Hippocratis de Morbis vulgaribus libri primus et tertius integri, cum selectis ex secundo, quarto, quinto et septimo morborum historiis, etc.; editio nova, accuratissime emendata. Parisiis, 1811, in-32; 3° Œuvres complètes de César Legallois, avec des notes. Paris, 1824, 2 vol. in-8°.

XIII. M. Pariset a inséré un certain nombre d'articles dans divers recueils scientifiques et littéraires, notamment dans le *Journal de l'Empire et des Débats*, *le Moniteur*, *le Journal de France*, la *Biographie universelle*, le *Spectateur politique et littéraire;* dans le *Dictionnaire des sciences médicales*, le *Bulletin des sciences de la Société philomatique*, le *Journal universel des sciences médicales*; et le *Bulletin de l'Académie royale de médecine* contient un grand nombre de discours et rapports de M. Pariset, etc.